

2011, année Belle-Isle

Le maréchal de Belle-Isle, homme d'épée, homme de plume

par Philippe HOCH

En un siècle, le XVIII^e, où les guerres défilent au rythme des successions dynastiques, et sur un continent dont la cartographie évolue à la faveur des alliances et des traités, la carrière des armes promettait aux hommes valeureux qui l'embrassaient une existence aventureuse, assurément périlleuse, mais de nature à satisfaire les ambitions des plus méritants d'entre eux. Une vie comme celle que mena le maréchal de Belle-Isle, de campagne en théâtre d'opération, d'ambassade en ministère, en passant par la cour et le gouvernorat d'une province – la nôtre – paraît extraite d'une œuvre littéraire et l'on s'étonne du reste que le personnage n'ait point inspiré, pour l'heure et que l'on sache, quelque auteur de roman historique, genre aujourd'hui si en vogue. Pour reprendre une formule heureusement balancée de Pierre Gaxotte, Belle-Isle fut « homme d'épée et homme de plume ». À cette esquisse en deux traits de crayon, l'historien du *Siècle de Louis XV* en ajouta un troisième : « homme d'argent ».

La gloire conquise sur les champs de bataille, l'encouragement prodigué aux belles-lettres, aux arts et aux sciences, une fortune, enfin, à construire et à gérer en homme éclairé, au profit du bien public davantage qu'en vue de fastes privés, voilà bien, en effet, des ingrédients susceptibles d'entrer dans la composition d'un roman. Les origines familiales elles-mêmes de notre personnage, si elles n'appartenaient pas déjà à la grande Histoire de France, pourraient paraître sorties d'un volume bien écrit. Charles Louis Foucquet, duc de Belle-Isle, n'est-il pas, en effet, le petit-fils de l'illustre Foucquet, le surintendant honni du règne de Louis XIV, tout en magnificence, entré en disgrâce et si durement châtié ? La vie du maréchal de Belle-Isle fut aussi un combat, mené par les armes et par la plume, pour redorer un blason, celui des Foucquet orné de l'écureuil emblématique, et pour redonner à un nom si fameux le lustre qui était le sien avant que la colère du Roi-Soleil ne s'abatît sur son ministre jugé par trop orgueilleux. C'est pourquoi Alix de Rohan Chabot pouvait donner à sa biographie du maréchal le sous-titre évocateur de « la revanche de Foucquet »¹.

1. ROHAN CHABOT (Alix de), *Le Maréchal de Belle-Isle ou La Revanche de Foucquet*, Paris : Perrin, 2003. Cet ouvrage a été couronné par l'Académie nationale de Metz. Dans un souci d'homogénéité, nous adoptons l'orthographe Foucquet, qui est celle de l'époque, plutôt que Fouquet.

Grâce au pinceau de Maurice-Quentin de La Tour et à celui de Hyacinthe Rigaud, auteurs de portraits que de nombreuses copies ont popularisés, la belle figure du maréchal, aux traits délicats, et sa silhouette élancée nous sont bien connues. Substituons-nous un instant, par une extraordinaire présomption, à ces deux artistes pour compléter le tableau et entourer notre héros des membres de sa famille. Posons d'abord, à tout seigneur tout honneur, le surintendant Nicolas Foucquet, grand-père de Charles Louis, cet homme, « le plus ouvert, dit Érik Orsenna, le plus brillant » qui fût, cet homme qui voulut « éblouir le royaume et son roi »², au point que le Soleil, selon le titre d'un livre célèbre de Paul Morand, s'en trouva « offusqué »³. On sait quel prix paya le maître de Vaux-le-Vicomte et l'opprobre jeté sur son nom représenta pour le futur maréchal un premier et lourd héritage à porter. En 1684 encore, lorsque naît Charles Louis, écrit Alix de Rohan Chabot, « il ne fait pas bon s'appeler Foucquet »⁴.

Un héritage lourd à porter

Son père, Louis, le dernier des enfants du surintendant, mène une jeunesse qui fait de lui moins un personnage de tragédie, cette fois, que l'acteur d'un « vaudeville »⁵. Amoureux de la fille du comte de Charlus, Catherine Agnès de Lévis, qui deviendra la mère de notre gouverneur, il est éconduit par la famille de la jeune fille, que l'on contraint à prendre le voile chez les chanoinesses de Remiremont, tandis que le prétendant rejoint, à Malte, l'ordre du même nom. Il y aura, comme chez Cimarosa, un « enlèvement », un premier mariage, secret, puis un deuxième, invalidé ; un troisième, enfin, dont la légitimité est reconnue. Charles Louis Auguste, qui naît de cette union le 22 septembre 1684 à Villefranche-de-Rouergue, est l'aîné d'une grande fratrie. Parmi ses membres, relevons simplement la présence du cadet, Charles Armand, connu sous le nom de chevalier de Belle-Isle, avec lequel le maréchal entretiendra des rapports particulièrement étroits, les deux frères, bien que tout ou presque les opposât ou pour cette raison même, se complétant admirablement.

Durant son enfance, Charles Louis se distingue tant par ses dons que par son zèle dans les études ; dispositions que ne manquent pas de remarquer les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, lesquels tiennent, à l'abbaye de

2. ORSENNA (Érik), *Portrait d'un homme heureux : André Le Nôtre, 1613-1700*, Paris : Gallimard, 2005, p. 44.

3. MORAND (Paul), *Foucquet ou le Soleil offusqué*, Paris : Gallimard, 1961.

4. ROHAN CHABOT (Alix de), *op. cit.*, p. 13.

5. ROHAN CHABOT (Alix de), *op. cit.*, p. 20.

Sorèze, dans le Tarn, une école réputée. Le jeune homme y acquiert le fond de culture qui fera de lui, plus tard, un lettré et un « homme de plume », esprit éclairé, ouvert aux nouveautés, davantage il est vrai, qu'auteur prolifique et styliste raffiné. Pour l'heure, ses préférences le portent vers l'histoire et la stratégie militaire. Il ne tarde pas à opter, premier dans sa famille à effectuer un tel choix, pour la carrière des armes, « sa grande passion », qui sera « le fondement même de son existence »⁶.

« Quo non ascendet ? »

Par l'entremise d'un oncle et grâce au concours financier de toute la famille, Charles Louis est admis dans le corps des mousquetaires du roi. Le voici, en 1701, déjà au combat, « se soumettant sans regrets et sans murmures aux plus modestes débuts »⁷. Il sert en Allemagne sous le commandement du maréchal de Villars, celui-là même, notons-le au passage, qui se distingua, non loin de Metz, au château du Meinsberg – devenu château de Malbrouck – face au duc de Marlborough. L'année suivante, grâce à une avance d'hoirie que lui consent sa grand-mère, la veuve du surintendant, le mousquetaire, poussé par une ardeur juvénile qui l'incite à « ne pas languir dans les grades subalternes »⁸, obtient une commission de capitaine au régiment Royal-Cavalerie. En 1705, et au prix d'une nouvelle contribution familiale de quelque 115 000 livres, Charles Louis, âgé d'à peine plus de vingt ans, acquiert un régiment de dragons, qui porte son nom, le Belle-Isle-Dragons. Ses qualités, déjà, ne passent pas inaperçues, un officier supérieur remarquant qu'« il est né avec beaucoup d'ambition » et qu'« il y a en lui de quoi faire un jour un bon officier général »⁹.

Du siège de Lille, en 1708, lors de la guerre de Succession d'Espagne, il revient avec une blessure au ventre, dont il souffrira sa vie durant, mais aussi avec la promotion de brigadier de dragons et, un peu plus tard, la charge de « maître de camp général », acquise pour le montant de 280 000 livres et force démarches pour obtenir l'assentiment du roi, dont la prévention à l'égard des Fouquet n'est pas encore éteinte. Fulgurante ascension ! Où donc

6. ROHAN CHABOT (Alix de), *op. cit.*, p. 10 et 308.

7. LECLERC (M.), « Éloge du maréchal de Belle-Isle », séance publique de l'Académie impériale de Metz du dimanche 11 mai 1862, *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, 1862, p. 5.

8. LASCONJARIAS (Guillaume), *Un Air de majesté : gouverneurs et commandants dans l'Est de la France au XVIII^e siècle*, Paris : Éd. du CTHS, 2010, p. 82.

9. CABOURDIN (Guy), *Encyclopédie illustrée de la Lorraine, Les temps modernes. 2. De la paix de Westphalie à la fin de l'Ancien régime*, Metz : Éd. Serpenoise ; Nancy : Presses universitaires de Nancy, 1991, p. 178.

s'arrêtera-t-elle ? « Ainsi s'amorce, écrit M^{me} de Rohan Chabot¹⁰, un des plus étonnants revers de fortune dont l'Histoire ait gardé le souvenir. À vingt-quatre ans, Charles Louis Foucquet, comte de Belle-Isle, peut faire sienne l'orgueilleuse devise de Nicolas son aïeul : *Quo non ascendet.* » Jusqu'où, en effet, ne montera-t-il pas ?

L'épique retraite de Prague

La carrière militaire de Belle-Isle vit encore son intervention, en qualité de lieutenant-général des armées du roi, lors de la guerre de Succession de Pologne, dans laquelle Stanislas, souverain déchu, perdit son trône pour obtenir, en guise de compensation et à titre viager, les duchés de Lorraine et de Bar¹¹. Mais le haut fait de Belle-Isle se produisit sans doute lors de la guerre de Succession d'Autriche, dans laquelle il œuvra aussi en qualité d'ambassadeur extraordinaire et pourvu du titre de maréchal. Dans ce conflit européen ouvert par la mort, en 1740, de l'empereur Charles VI et la désignation, comme successeur, de sa fille Marie-Thérèse d'Autriche, en vertu de la Pragmatique sanction, les troupes françaises étaient intervenues, à l'instigation d'ailleurs de Belle-Isle, influent animateur du « parti » anti-autrichien. En 1742, les armées du roi se trouvèrent ainsi assiégées dans Prague et subirent les conséquences d'une captivité dévastatrice, supportant « la fatigue, les privations et la maladie ». « Le découragement était partout, écrit M. Leclerc, la confiance nulle part, les munitions de guerre s'épuisaient, la famine menaçait de ses horreurs. »¹² Le maréchal s'employa à délivrer ses hommes de cet étai, imaginant une ingénieuse et rusée retraite de Prague à Egra, qui prit des allures d'épopée et qu'à une époque où ce type de références venait spontanément sous la plume, on compara à la « retraite des 10 000 » pendant la guerre du Péloponnèse, celle même que narre Xénophon dans *L'Anabase...* La littérature, parfois, vole au secours de défaites qu'elle transfigure et glorifie.

Mais Belle-Isle, qui n'était pas Cyrus, connut un temps une disgrâce, cependant bientôt oubliée. Engagé victorieusement sur de nouveaux terrains, en Provence et dans le Dauphiné en 1746 et 1747, contre les troupes sardo-autrichiennes, Belle-Isle devint à la fois duc et pair, puis ministre d'État en 1756 avant d'obtenir, enfin, le portefeuille de la Guerre en 1758, « premier militaire siégeant » à ce poste¹³. Il lui revint alors de régler le conflit de la

10. ROHAN CHABOT (Alix de), *op. cit.*, p. 31.

11. ROTH (François), *Histoire de la Lorraine et des Lorrains*, Metz : Éd. Serpenoise, 2006, p. 53.

12. LECLERC (M.), « Éloge du maréchal de Belle-Isle », p. 9.

13. LASCONJARIAS (Guillaume), *Un Air de majesté*, *op. cit.*, p. 339.

guerre de Sept Ans et de transformer en profondeur tout un système politique et administratif structurellement vicié. De la réforme de l'État : le chantier, toujours repris, n'est pas nouveau... De « mousquetaire » à secrétaire d'État, quel chemin parcouru... Mais il n'est plus temps, désormais, de demander : *Quo non ascendet*, car le maréchal est âgé, « il est devenu très sourd et ne marche plus qu'avec l'aide de deux cannes »¹⁴.

La plume et le compas

Accéder à de telles responsabilités non seulement supposait, de la part de Belle-Isle, qu'il fit la démonstration de qualités stratégiques et de vertus proprement militaires, mais aussi qu'il manifestât une évidente capacité politique et diplomatique. C'est dire que le maréchal brandissait bien, d'une main, son épée, et tenait plus délicatement, de l'autre, la plume, au moyen de laquelle il élaborait les textes, lettres et mémoires nécessaires à l'administration des affaires et au gouvernement des hommes. À la plume, il conviendra d'adjoindre, du reste, le compas ou le fil à plomb, s'il est vrai que dans sa carrière au service de l'État, l'homme fut aussi un bâtisseur, l'architecte d'une véritable rénovation urbaine.

S'ouvre alors, pour nous, le long et lumineux chapitre messin de la vie de Belle-Isle, qui nous mène de 1727 à sa mort, le 26 janvier 1761, soit quelque trente-trois années, durant lesquelles son nom reste attaché à l'histoire de la cité, et ce « malgré les exigences d'une carrière internationale »¹⁵ et de fréquents séjours à Versailles, à la cour, et dans son château normand de Bizy, dans le comté de Gisors, obtenu par échange de la possession familiale de Belle-Isle-en-Mer. Attachement passionnel, d'une certaine manière, s'il est vrai que, selon une parole célèbre du maréchal, « la ville de Metz était sa maîtresse »¹⁶, à laquelle il prodigua tous ses soins. Son œuvre, entre Moselle et Seille, fut si importante et ses prolongements si durables, que de trois décennies, on en fit dix et qu'on put évoquer un véritable « siècle de Belle-Isle »¹⁷ ou encore « le règne de Belle-Isle »¹⁸. Les titres fleurirent, pour saluer le personnage et son action dans la région : ne parla-t-on point, à son sujet, d'un « autre Stanislas » ? Ne le surnomma-t-on pas le « Père de la patrie » évêchoise ?¹⁹

14. ROHAN CHABOT (Alix de), *op. cit.*, p. 31.

15. CABOURDIN (Guy), *op. cit.*, p. 177.

16. ROHAN CHABOT (Alix de), *op. cit.*, p. 59.

17. *Histoire de Metz*, sous la dir. de François-Yves Le Moigne, Toulouse : Privat, 1986, p. 261.

18. CABOURDIN (Guy), *op. cit.*, p. 177.

19. *Histoire de Metz*, *op. cit.*, p. 262.

Proche du Premier ministre de Louis XV, le cardinal de Fleury, Belle-Isle est nommé, en 1727, commandant en chef de la généralité de Metz – puisque tel est le nom que portent, depuis les traités de Westphalie, les anciens Trois-Évêchés. Appelé d'abord à seconder le maréchal d'Alègre et à le suppléer durant ses absences, au décès de ce dernier, en 1733, Belle-Isle devient gouverneur en titre de Metz et des Trois-Évêchés.

Donner raison à Vauban

En lecteur avisé et en admirateur de Vauban, le nouveau maître de la généralité mesure l'importance stratégique de la place de Metz, à nulle autre pareille dans le dispositif défensif du royaume. Ne doit-elle pas être capable, en effet, « d'arrêter toutes les forces de l'Empire réunies »²⁰ ? Or, dans les années 1730, ce statut singulier paraît tenir davantage de l'exhortation rhétorique que de la réalité. La place forte vétuste et désordonnée que découvre Belle-Isle présente bien des faiblesses, auxquelles il importe d'apporter urgemment remède. Il s'agit de donner raison à Vauban, qui assignait à Metz, on s'en souvient, la tâche de « défendre l'État » tout entier.

S'ensuit, comme on sait, tout un programme de casernements et de fortifications, aussitôt entrepris (1728) sous la direction de Cormontaigne et qui s'étale sur une période de treize années : construction du fort de la double couronne de Moselle (Fort-Moselle), de la place de France et d'un hôpital doté d'un centre de perfectionnement pour les officiers du corps de santé militaire ; édification du fort de Bellecroix, tandis que se dressent de nouveaux remparts ; destruction de murs, tours et châteaux devenus inutiles ; édification de casernes, à la charge de l'évêque, M^{gr} du Cambout de Coislin, lequel s'associe de la sorte à l'effort commun... Dans le même temps ou consécutivement, on élargit des rues, on en aligne d'autres, on en perce de nouvelles et des ponts jetés d'une rive à l'autre de la Moselle facilitent eux aussi la circulation des troupes et des habitants.

Il importe donc de protéger, de défendre Metz, la généralité et, selon le précepte du plus illustre des ingénieurs militaires, le royaume lui-même ; de faire, écrit M. Leclerc, « de l'ancienne capitale de l'Austrasie l'invincible rempart de la France du côté de l'Allemagne ». Simultanément, la cité aux allures moyenâgeuses doit s'ouvrir davantage au commerce et devenir « commode, spacieuse, salubre et toujours embellie de l'opulence, du travail et des arts »²¹.

20. ROHAN CHABOT (Alix de), *op. cit.*, p. 59.

21. LECLERC (M.), « Éloge du maréchal de Belle-Isle », p. 16.

Embellir Metz

L'heure est aussi aux réalisations de l'urbanisme civil. Les chefs-d'œuvre en sont connus ; ils s'étalent quotidiennement sous nos yeux, depuis le théâtre et l'Intendance (aujourd'hui préfecture), jusqu'à la place Saint-Thiébaud, sans omettre la place d'Armes, voulue et pensée par Belle-Isle, mais construite par l'architecte Blondel sous l'autorité de son successeur, le maréchal d'Estrées. Extraordinaire programme, mené tambour battant, témoignage d'un homme de volonté autant que de goût, soucieux de l'embellissement de Metz, qu'il désira doter d'établissements, comme l'hôtel des spectacles, propres à favoriser l'épanouissement des arts et le divertissement de la population²².

Un académicien bibliophile

De même, dans la dernière année de sa vie, Belle-Isle permit, en dépit, semble-t-il, de certaines préventions, que la Société des Sciences et Arts née en 1757 devînt, en 1760, une académie de statut royal placée sous sa protection. Plus généralement, le gouverneur exerça dans le domaine de la culture un véritable mécénat, soutenu et accompagné dans son action munificente par son épouse, Marie Casimire de Béthune-Chabris, qui était d'ailleurs l'arrière-petite-fille du maréchal messin Abraham Fabert. L'homme d'épée était bien aussi – conservons le symbole – un homme de plume ; n'avait-il pas, du reste, été élu dès 1749 à l'Académie française, bien que son œuvre littéraire fût des plus réduites ?

Le goût des arts et des lettres, qu'il cultiva, ce semble, par la lecture et la réflexion philosophique davantage qu'au moyen d'une écriture originale et d'un style ciselé qui eussent pu lui valoir d'accéder au Parnasse ; cette dilection, donc, impliquait l'amour des livres. Ainsi, Belle-Isle se montra un bibliophile exigeant, qui forma une bibliothèque, voire plusieurs – à Bizy, Paris et Metz – totalisant plus de 1900 volumes. Cette collection attestait la curiosité, l'ouverture et l'état d'esprit d'un personnage qui fut en somme un authentique homme des Lumières. Le catalogue, par chance, en a été conservé.

Secrétaire d'État à la Guerre depuis 1758, âgé de 75 ans, affaibli par la maladie, le maréchal de Belle-Isle ne songe point, pourtant, à se retirer, se montrant sourd – au propre comme au figuré – aux pressantes invitations du roi, lequel voudrait voir le duc de Choiseul succéder au maréchal sénescant. Le prétendant à la fonction, lui-même pressé de hâter le processus, ne « ménagea » plus le vieil homme. Ce fut là, écrit M^{me} de Rohan Chabot, « un choc » dont Belle-Isle ne se remit point²³. Alité le 21 janvier 1760, contraint

22. *Histoire de Metz*, *op. cit.*, p. 270.

23. ROHAN CHABOT (Alix de), *op. cit.*, p. 290.

par une fièvre de ne plus quitter la couche où son état morbide l'avait cloué, il mourut le 26 janvier – voici deux cent cinquante ans tout juste. Charles Louis Foucquet, duc de Belle-Isle fut inhumé dans le chœur de l'église paroissiale Notre-Dame de Vernon, au diocèse d'Evreux, et un jésuite, chapelain du défunt et de sa veuve, ami du couple, prononça l'éloge funèbre du disparu, aux Invalides. L'Académie française lui rendit hommage à son tour. J'ignore si les membres de l'Académie royale de Metz joignirent leur voix à ce tribut de reconnaissance. En tout cas, à deux siècles et demi de distance, leurs lointains successeurs se devaient de rappeler le souvenir d'un homme dont les Messins peuvent, jour après jour, contempler l'œuvre de bâtisseur. ■